

contrer l'étranger, elle s'informa de Raphaël. Un sourire amer effleura les lèvres de l'inconnu.

—Eh mais ! dit-il, c'est la belle Fornarina. Pardieu ! je pensais que toutes les fois que Raphaël était hors de son atelier, il ne pouvait être ailleurs que chez vous, gracieuse madone. Il faudra cependant lui pardonner, car enfin les cœurs ne se laissent pas commander. Peut-être, en ce moment, fait-il le portrait de quelque belle Romaine, ou peut-être encore reçoit-il les compliments d'une jolie bouche. Qui sait ?

—Vous m'affligez, Fomasino, répondit la jeune fille.

—Vraiment ! Je ne voulais cependant pas tirer cette vengeance, repartit l'étranger. Mon cœur avait recherché le vôtre, mais vous....

—Que voulez-vous dire ? demanda Fornarina.

—Ce que je veux dire ? vous ne devez pas l'ignorer. Je vous aimais, Fornarina, je vous aimais en secret. Rassurez-vous. Votre père vivait alors. Je vous ai dit que je vous aimais en secret, mais c'était un amour sincère. Votre père était un honnête homme : c'est dommage qu'il soit mort sitôt. On attribua sa mort au chagrin que vous lui inspirâtes. Mais qu'y pouvez-vous ? Vous ne pouviez maîtriser votre cœur. Bref, je vous aimais autant qu'il est possible d'aimer. Vint Raphaël. Il est plus beau que moi, j'en conviens. Vous vous êtes éprise de lui, et je lui ai cédé le pas. Voilà mon histoire.

Fornarina était devenue pensive : l'étincelle avait pris feu.

—Raphaël pourrait en aimer une autre, dites-vous ?

—Ai-je dit cela ? Non, il ne saurait assurément vous résister. Le présent que vous lui apportez le ramènerait bien vite à vos pieds. Fornarina, vous triompherez.

—Ah ! vos paroles me fendent le cœur, Fomasino. Non, non, cela est impossible ; Raphaël est fidèle. L'envie perce dans vos paroles.

—Alors, que tout soit dit ; plus un mot sur ce sujet. Croyez-vous donc, Fornarina, que, si j'avais voulu triompher de votre indifférence, les moyens m'auraient manqué ? Croyez-vous que si, n'écoulant que ma passion, j'avais voulu y recourir, vous m'eussiez résisté ? Détrompez-vous. Je possède un philtre qui soumet les cœurs les plus rebelles. Il réveille l'amour attiédi, il rallume le feu sur le point de s'éteindre, et chez celui qui le donne et chez celui qui le prend. Mais non, ce n'était point cet amour que j'ambitionnais ; il me répugnait de ne le devoir qu'à la force et à la ruse.

—Quoi ! vous possédez un tel spécifique ! fit la jeune fille rêveuse.

—Sans doute. Mais que vous importe ? Auriez-vous par hasard, l'intention d'en essayer la vertu ?

—Mon Dieu, non ; pas maintenant ; cependant faites voir.

Fomasino tira de sa poche une petite fiole remplie d'une liqueur rouge ; puis l'exposant aux rayons du soleil, il dit en ricanant :

—Tenez, ne dirait-on pas l'aube du matin liquéfiée ! Ah ! il est excellent, il est irrésistible, mon philtre.

—Donnez, je vous en prie ! s'écria Fornarina, en même temps qu'elle lui arrachait la fiole des mains.

—Qu'en pensez-vous faire ? rendez-la moi.

Fornarina la cacha dans son sein.

—Eh bien donc, gardez-la ; je vous souhaite bonne chance, belle madone, dit Fomasino en prenant congé d'elle.

III.

L'âme de la jeune fille était en proie au paroxysme de la passion. Sans s'apercevoir que le peintre raillait, elle était dominée toute entière par le démon de la jalousie que Fomasino lui avait mis au cœur. La fiole la brûlait. Qu'était-ce ?

Elle méditait. Deux personnes qui parurent la tirèrent de sa rêverie ; elle s'enfuit dans une chambre à côté.

L'un des nouveaux-venus était de haute taille ; sa barbe épaisse, ses traits sombres et majestueux. Il avait nom Michael-Angelo Buonarrotti ; l'autre était un jeune homme ; sa figure pâle reflétait la mélancolie ; il s'appelait Andréa, surnommé *il Tristo*. C'était un élève de l'illustre Florentin.

—Nous voilà donc. J'ai été assez faible pour te suivre.... Mais je n'aperçois rien qu'un simple atelier de peinture. Quel prétexte allèguerai-je si le chef des sbires (1) paraissait tout à coup ? Une telle humiliation serait pour moi la mort.

—Il ne viendra pas si tôt, répondit Andréa. Voyez cette madone ; là, *Amour et Psyché* ; ici, c'est le portrait même du maître.

—Et comme j'en ai déjà vu par centaines ici, répliqua Angelo avec dépit, ce n'était pas la peine de nous introduire pour cela furtivement comme des voleurs.

—Un ouvrage est sur le chevalet ; voyons un peu.

Andréa s'avança vers la toile, et s'arrêta tout court en poussant une exclamation de surprise.

—Qu'as-tu, Andréa ? demanda Angelo en se rapprochant de son élève.

A la vue de l'ébauche, son visage éprouva une émotion convulsive, mais il sut la maîtriser, si bien que rien ne trahissait le sentiment qui s'était élevé en lui.

—Le dessin est bon, fit-il d'un ton d'indifférence ; le coloris me plaît aussi ; de tout temps il s'est entendu à ces deux parties de l'art. En vérité, si Raphaël était aussi grand dans l'invention que dans l'exécution, je l'admيرerais. Cependant l'œil d'Angelo était comme enchaîné par la beauté du tableau ; il ne pouvait plus s'en détacher.

—Ceci, continua-t-il après une pause, ceci mettra le sceau à sa gloire ; c'est une œuvre qui surpasse ses aînées en beauté. Oui, certes, Raphaël est un artiste.

—Oh ! l'heure la plus belle de ma vie a sonné ; un Buonarrotti lui-même m'appelle artiste ! interrompit Raphaël, qui était entré inaperçu, et venait d'être témoin de la scène que nous avons racontée. La pâleur couvrait son front.

Angelo se retourna indigné.

—C'est une conduite indigne, monsieur, que d'épier mes paroles, dit-il d'un ton glacial. Vous m'avez vu faible et vous m'en voyez désolé. Comme j'étais faible, mon jugement est prématuré. Andréa, par quelle fatalité a-t-il fallu que tu m'amènes ici ?

—Oh ! combien je suis heureux de voir dans ma maison le plus grand homme du siècle, s'écria Raphaël. Pourquoi vous détournez-vous avec froideur ? Pourquoi me haïssez-vous, moi qui vous aime et m'incline devant votre génie ? Ah ! je reconnais de grand cœur et révère en vous le plus grand artiste, et je vous cède le pas bien volontiers.

—Si vous aviez la conscience de vos forces, vous ne le feriez pas, répondit Angelo. L'homme qui est pénétré de sa grandeur

(1) C'est ainsi que ses rivaux appelaient Raphaël, parce qu'une commune admiration rassemblait sans cesse autour de lui une foule d'artistes.